

LE PENNINO

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.036 — QUARANTIÈME ANNÉE — LUNDI 12 JUILLET 1915

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 — Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. — Réclames : 2 fr. — Faits divers : 3 fr.

Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. — Chronique Locale : 10 fr.

Les insertions sont exclusivement reçues

A Marseille : Chez M. G. Allard, 81, rue Pavillon, et dans nos bureaux

A Paris : A l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

ABONNEMENTS			
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard	6 Mois	6 Mois	Un An
et Basses-Alpes	5 fr.	9 fr.	17 fr.
Autres départements et l'Algérie	5 fr.	9 fr.	17 fr.
Étranger (Union postale)	5 fr.	11 fr.	20 fr.
Étranger (hors Union postale)	5 fr.	12 fr.	22 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 15 de chaque mois

Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

Il y a un An...

C'est seulement dans quelques semaines que sonnera l'anniversaire de la déclaration de guerre, mais on peut dire qu'il y a un an la guerre était déjà virtuellement commencée. L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand ne fut qu'une occasion, un simple prétexte, entraînant la réalisation d'un plan longuement concerté, et, je crois bien, déclenchant la machine plus tôt qu'il n'avait été prévu.

Que l'Allemagne et sa complice l'Autriche aient longuement prémédité la guerre, personne n'en doute plus, même ceux qui raillaient notre pessimisme. Mais je ne suis pas éloigné de croire qu'elle avait projeté de la déclarer un peu plus tard. Au plus tôt après sa réelle faite et il est possible, probable même selon moi, que la mort de l'archiduc ait avancé les choses de quelques semaines, peut-être de quelques mois.

Mais, en tout cas, l'Allemagne était froidement décidée à la guerre. La guerre était pour elle une nécessité inéluctable et je ne comprends pas comment cela n'est pas apparu à tous les yeux. Ce peuple voyait grand. Il rêvait de domination mondiale. Il lui fallait pour cela se battre un jour ou l'autre, et avec une admirable logique, il préparait le maître de l'heure et avoir l'initiative de l'agression.

Il était d'ailleurs visible que cela ne tarderait pas beaucoup. L'année 1917 approchait et avec elle le renouvellement du traité de commerce russo-allemand qui faisait de l'immense Russie un marché commercial pour l'Allemagne. La Russie en pleine expansion ne pouvait plus consentir à cette véritable mainmise. L'Allemagne en plein développement ne voulait pas renoncer à sa situation privilégiée. Déjà dix ans plus tôt la Russie avait cherché à secouer le joug, mais à la suite de la malheureuse guerre russo-japonaise, l'Allemagne lui avait imposé le renouvellement du traité.

D'autre part, la loi militaire allemande de 1913 ne laissait — je dirai même ne pouvait laisser — aucun doute sur les intentions du kaiser et du grand état-major berlinois. La seule chose que l'on se demandait était si la guerre éclaterait en 1914, en 1915, ou en 1916, mais c'était la seule question. Cela ne pouvait pas aller plus loin. Ce peuple de proie et de rapines qui vivait de l'autre côté du Rhin, était résolu à la violence.

Pourquoi n'a-t-il pas marché plus tôt, avant que la Russie et nous ayons commencé l'effort militaire qui nous a permis de gagner — ce chiffre peut être dit, je l'ai dit déjà à la tribune — plus de deux jours sur notre concentration ? On le saura probablement plus tard.

Il se peut que même aux forçans les plus robustes il faille une ombre de prétexte pour motiver une agression et d'aucuns retrouveront là cette préoccupation des « impondérables » dont Bismarck disait qu'il faut toujours tenir compte. Mais le déclin que les gens du Kronprinz, de von Bülow et de von Ertlich ont montré pour l'opinion universelle, la tranquillité avec laquelle ils pillent et ils assassinent rend peu vraisemblable cette hypothèse.

Je crois plutôt que parfaitement dédaigneux de l'universaire, le souci de leur propre préparation les amenait à anticiper les progrès que nous pouvions faire et à s'inquiéter uniquement de ceux qu'ils faisaient. Ils se sont lourdement trompés, car nous avions plus de retard à rattraper qu'ils n'avaient de gains à faire. S'ils avaient attendu quelques mois encore, ils auraient eu la tâche autrement difficile.

Comme ils sont en somme médiocrement intelligents, ils n'ont pas compris. À l'heure actuelle, ils ne comprennent pas encore, et les Allemands éclairés, qui savent à quoi s'en tenir sur l'issue fatale de la guerre, n'ont qu'un mot et qu'une explication : « Nous n'étions pas assez prêts. » Ils raisonnaient plus exactement en disant qu'ils nous ont laissé trop de temps pour nous ressaisir. Mais, peu leur souciait ce que nous faisons ou non.

La seule chose qui leur importait, c'était leurs 420, leurs canons à longue portée, leurs mitrailleuses, leurs projecteurs d'escouades ou leurs pastilles incendiaires. Et je ne serais pas surpris d'apprendre, un jour ou l'autre, que l'Allemagne n'a pas marché plus tôt, parce qu'elle attendait la livraison de ses canons de 420, ou quelque autre ustensile du même genre. Je crois même bien qu'elle aurait volontiers attendu quelque peu pour que sa préparation fût plus complète.

Et nous ? que faisons-nous pendant ce temps ? Quelques semaines avant la guerre, nous volions enfin l'imprimé qui créait notamment les régiments d'artillerie lourde dont nous avions tant besoin, et qui devait augmenter nos stocks de munitions... et nous prétions de l'argent au Turcs. Je me suis même fait fortement secouer, au cours d'une séance, pour avoir protesté contre les emprunts étrangers.

L'admirable, c'est la facilité avec laquelle la nation pacifique a retrouvé du coup les qualités guerrières de la race, la facilité aussi avec laquelle, quoi qu'on dise, la France s'est « débrouillée ». « Nous savons bien ce que les Français ne font pas, ce qui nous in-

quière, c'est ce qu'ils seraient capables de faire », disait, il y a peu d'années, un général allemand fort connu. Ils en font, en ce moment, l'expérience.

Sans doute, il serait fou de penser que les choses iront sans à-coups, que nous ne connaîtrons plus que de bons jours, mais l'issue n'est pas douteuse. Et l'orgueilleuse Allemagne qui, il y a un an, n'envisageait même pas la possibilité d'un échec, regrette sans doute de s'être engagée dans une lutte qui ne lui laisse guère d'illusions.

André Lefèvre

PROPOS DE GUERRE

Pour la Fête Nationale

Les lettres continuent de m'arriver. Tous mes correspondants de Marseille et de la région approuvent l'idée d'une manifestation populaire sous forme de versement spécial à l'occasion de la Fête Nationale. L'un d'eux qui signe : « Un employé partisan de l'Union sacrée », joint à sa lettre une pièce d'un dix francs pour être versée à la Trésorerie générale « afin que les Boches se rappellent dans une certaine mesure de nos réjouissances de Juillet ».

M. Laurent Mouthon, officier marinier en retraite, écrit : « Je verserai avec plaisir ma journée de pension du 14 juillet de ce que je saurai où je dois le faire, pour l'Œuvre de la Défense Nationale. »

Comme on le voit, l'idée rencontre une approbation presque unanime. Mais la préoccupation de tous est celle-ci : A qui les fonds doivent-ils être versés ? Je rappelle que l'idée première du mouvement vient de fonctionnaires : un ouvrier et un employé travaillant pour l'Etat, et qu'elle s'adresse surtout aux fonctionnaires de toute catégorie, lesquels, recevant leur traitement du département ou de la ville, peuvent parfaitement laisser au pays une journée de traitement.

En ce cas, il paraît tout indiqué que les sommes soient versées à la Trésorerie générale. La Trésorerie générale accepte les sommes qui lui sont versées à titre de don. Je résumerai donc à cœur de moi, quelques-uns qui sont fonctionnaires et qui ont l'intention d'offrir au pays, dans une pensée patriotique, leur journée du 14, qu'ils peuvent déposer cette somme à la Trésorerie.

Pour faciliter l'opération, les donateurs d'une même administration peuvent se grouper et opérer le versement en bloc en demandant un reçu indiquant avec précision la somme, la catégorie de fonctionnaires, auteurs du don.

Quant aux employés, qui n'ont aucun rapport avec les caisses publiques et qui, touchant leurs appointements pour le 14 Juillet, ont un jour de congé, ils peuvent verser leur somme à leur aise de s'entendre, de grouper leur offre et de faire porter la somme ainsi réunie, soit à la Trésorerie, soit au Comité d'une des Œuvres de guerre qui leur paraît la plus digne d'intérêt.

Beaucoup de ces Œuvres, telles que l'Œuvre des Soldats sur le Front, peuvent être considérées comme faisant directement partie de la Défense Nationale, et elles ont toutes besoin d'être aidées.

Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de faire l'aumône au pays, mais d'un don librement consenti que les fonctionnaires feraient à la nation le jour de sa fête. Ce geste doit être spontané et volontaire ; c'est un luxe moral que ceux qui ne se battent pas et qui ont la chance de conserver leur traitement, peuvent s'offrir, et qui peut donner des résultats appréciables, en vertu de ce qu'il n'y a pas de petites économies dans les petits riens font les grandes richesses.

Je dirai donc, une fois pour toutes, que ceux-là, qui veulent offrir un jour de leur salaire au pays, ne doivent pas être arrêtés par les questions de détail. Ils peuvent verser directement leur argent à l'Œuvre qui leur paraît la plus intéressante et à la Trésorerie, qui représente le cofortier de la France.

Il va sans dire que si des sommes m'étaient adressées avec une désignation précise, l'effectuerai avec plaisir ces versements.

ANDRÉ NEGIS

P.-S. — Mme André, receveuse des Postes à Sainte-Maxime (Var), m'annonce qu'une souscription est ouverte au bureau de poste de Sainte-Maxime pour recueillir le montant d'une journée ou d'une demi-journée de traitement ou de salaire, au profit des Œuvres de la guerre. Voici une initiative heureuse qui peut servir d'exemple aux personnes embarrassées pour agir. — A. N.

Lire à la 4^e Page

La 8^e liste des souscriptions de la Provence pour le Nord

Des Indiens prisonniers évadés ont traversé une partie de l'Asie à pied

Simla, 11 Juillet.

On annonce l'arrivée à Caboul (Afghanistan) de soldats indiens qui avaient combattu dans les Flandres et qui, faits prisonniers par les Allemands, avaient été conduits à Constantinople dans l'espoir que, étant musulmans, ils renonceraient à se battre pour l'Angleterre et se joindraient aux troupes turques. Il s'agit d'une centaine de fantassins pathans, accompagnés de leur officier indigène. Contrairement à l'attente des Allemands, ces soldats se sont évadés et, traversant une partie du continent asiatique à pied, sont arrivés au prix de mille difficultés en Afghanistan après une marche qui a duré quatre longs mois.

Cette marche héroïque ne provoque nullement l'étonnement des gens qui connaissent l'énergie des Pathans. Un Pathan, en effet, va facilement à pied jusqu'à Alep pour acheter un fusil, de même pour se procurer des armes, il ira sans peine d'Afghanistan en Perse.

Ces Pathans prennent actuellement à Caboul quelque repos avant de repartir pour l'Inde rejoindre le dépôt de leur régiment. Leur exploit met une fois de plus en évidence le manque de psychologie des Allemands qui avaient escompté une révolte de l'Inde et l'hostilité de l'émir d'Afghanistan vis-à-vis des Anglais.

344^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 11 Juillet.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

Dans la soirée d'hier, l'armée britannique a repoussé une attaque allemande qui avait d'abord pris pied dans quelques éléments de première ligne et qui en a été chassée par une contre-attaque immédiate.

Dans la région, au nord d'Arras, nos troupes ont achevé de déloger l'ennemi des quelques éléments de tranchées où il avait pu se maintenir sur la ligne enlevée par nous le 8. Au nord de la station de Souchez, une contre-attaque ennemie, qui s'est produite au cours de la nuit, a été rejetée.

Sur les autres parties du front, on signale des canonnades particulièrement violentes dans la région de Nieuport, dans le secteur de l'Aisne, ainsi qu'en Lorraine, au bois Le Prêtre et près du pont de Moncel.

Un de nos avions a abattu, ce matin, dans les environs d'Altkirch, un « aviatik » allemand qui est tombé en vue de nos lignes.

LA PERTE DU "CARTHAGE"

Les Rescapés arrivent à Marseille

Le Commandant Vecchioli nous fait le Récit de la Catastrophe

Il y a quelques jours, nous avons relaté le torpillage dans les eaux des Dardanelles du vapeur Carthage, de la Compagnie Transatlantique, réquisitionné par l'Etat. Cet événement de mer fit six victimes, sur les 94 hommes que comptait l'équipage du paquebot ; nous avons publié leurs noms et fait connaître, par les renseignements recueillis de divers côtés ou venus à nous par des dépêches particulières, comment la catastrophe s'était produite. Nous sommes en mesure, aujourd'hui, d'en donner la version exacte et complète, après l'avoir entendu de la bouche même du capitaine Vecchioli, commandant du Carthage.

Le commandant Vecchioli est, en effet, arrivé hier, à Marseille, ainsi que les 86 hommes qui restent de son équipage, par un navire réquisitionné et qui a été amarré au môle de la Pinède. Nous avons rencontré l'excellent marin au siège de la Compagnie, puis au bureau de la Marine, où il a été reçu entouré de ses hommes par M. Aubertin, administrateur chef du quartier.

Le Carthage était arrivé à Moudros le 29 juin vers le matin. On procéda immédiatement au débarquement des troupes qui dura plusieurs heures, une explosion se produisit, le Carthage appareilla pour le cap Hellés, où l'on devait mettre à terre les approvisionnements.

Motivé vers 6 heures du soir, à la place qui lui était indiquée, le Carthage attendit les allées et les mahonnes sur lesquelles on devait mettre la cargaison pour la transporter à son flanc ; l'eau s'y engouffra en masse, envahissant les cales et amenant un déséquilibre presque instantané ; l'arrière s'enfonça jusqu'à la hauteur des lisses, et l'équipage fut projeté à l'eau. Les hommes d'ancrage, le garda sa direction ; puis il s'enfonça et en trois minutes disparut, creusant un remous formidable.

L'entendant et la catastrophe et sa rapidité avaient naturellement produit une vive confusion à bord. Le commandant Vecchioli, qui se trouvait sur le pont, comprit immédiatement que le navire était perdu ; et, au moment où l'eau atteignait le pont, il cria : « Sauve qui peut ! » et se jeta à la mer.

Ceux qui ne l'avaient pas précédé, l'imitèrent. Et bientôt tous les hommes avaient quitté le navire ; les uns avaient pu atteindre d'un bond les mahonnes éloignées contre le bordage du paquebot ou, ayant sauté à la mer, parent y monter après quelques brassées. On vint rapidement les y recueillir, car une multitude d'embarcations, appartenant aux navires en rade, et de torpilleurs en surveillance étaient arrivés. Tous les rescapés furent conduits à bord d'un grand torpilleur.

D'ailleurs, ni après l'explosion, ni pendant le sauvetage aucune panique de ne produisit. L'Etat-major, le capitaine Vecchioli, le maître d'équipage, grâce au grand jour et aux nombreuses embarcations qui se trouvaient sur rade ? Ce fut cela, sans doute, car personne ne fut blessé, ni aucun désordre ne régna ; on croyait que tout le monde serait sauvé.

Avant l'événement

Le Carthage était arrivé à Moudros le 29 juin vers le matin. On procéda immédiatement au débarquement des troupes qui dura plusieurs heures, une explosion se produisit, le Carthage appareilla pour le cap Hellés, où l'on devait mettre à terre les approvisionnements.

Motivé vers 6 heures du soir, à la place qui lui était indiquée, le Carthage attendit les allées et les mahonnes sur lesquelles on devait mettre la cargaison pour la transporter à son flanc ; l'eau s'y engouffra en masse, envahissant les cales et amenant un déséquilibre presque instantané ; l'arrière s'enfonça jusqu'à la hauteur des lisses, et l'équipage fut projeté à l'eau. Les hommes d'ancrage, le garda sa direction ; puis il s'enfonça et en trois minutes disparut, creusant un remous formidable.

L'entendant et la catastrophe et sa rapidité avaient naturellement produit une vive confusion à bord. Le commandant Vecchioli, qui se trouvait sur le pont, comprit immédiatement que le navire était perdu ; et, au moment où l'eau atteignait le pont, il cria : « Sauve qui peut ! » et se jeta à la mer.

Ceux qui ne l'avaient pas précédé, l'imitèrent. Et bientôt tous les hommes avaient quitté le navire ; les uns avaient pu atteindre d'un bond les mahonnes éloignées contre le bordage du paquebot ou, ayant sauté à la mer, parent y monter après quelques brassées. On vint rapidement les y recueillir, car une multitude d'embarcations, appartenant aux navires en rade, et de torpilleurs en surveillance étaient arrivés. Tous les rescapés furent conduits à bord d'un grand torpilleur.

D'ailleurs, ni après l'explosion, ni pendant le sauvetage aucune panique de ne produisit. L'Etat-major, le capitaine Vecchioli, le maître d'équipage, grâce au grand jour et aux nombreuses embarcations qui se trouvaient sur rade ? Ce fut cela, sans doute, car personne ne fut blessé, ni aucun désordre ne régna ; on croyait que tout le monde serait sauvé.

Le torpillage

Ce jour-là, après 1 heure, tout le monde était à son poste ; le quart des chauffeurs et des mécaniciens était en bas, les hommes de garde sur le pont et ceux de veille au bossoir. Soudain, une explosion se produisit, à 1 heure 50 après-midi exactement — soulevant un nuage de fumée et une véritable trombe d'eau. Le Carthage venait d'être atteint par un torpille lancé par un sous-marin qui s'était approché et qui n'avait aperçu : Le navire avait été touché par le bord arrière et une large déchirure était ouverte à son flanc ; l'eau s'y engouffra en masse, envahissant les cales et amenant un déséquilibre presque instantané ; l'arrière s'enfonça jusqu'à la hauteur des lisses, et l'équipage fut projeté à l'eau. Les hommes d'ancrage, le garda sa direction ; puis il s'enfonça et en trois minutes disparut, creusant un remous formidable.

L'entendant et la catastrophe et sa rapidité avaient naturellement produit une vive confusion à bord. Le commandant Vecchioli, qui se trouvait sur le pont, comprit immédiatement que le navire était perdu ; et, au moment où l'eau atteignait le pont, il cria : « Sauve qui peut ! » et se jeta à la mer.

Ceux qui ne l'avaient pas précédé, l'imitèrent. Et bientôt tous les hommes avaient quitté le navire ; les uns avaient pu atteindre d'un bond les mahonnes éloignées contre le bordage du paquebot ou, ayant sauté à la mer, parent y monter après quelques brassées. On vint rapidement les y recueillir, car une multitude d'embarcations, appartenant aux navires en rade, et de torpilleurs en surveillance étaient arrivés. Tous les rescapés furent conduits à bord d'un grand torpilleur.

D'ailleurs, ni après l'explosion, ni pendant le sauvetage aucune panique de ne produisit. L'Etat-major, le capitaine Vecchioli, le maître d'équipage, grâce au grand jour et aux nombreuses embarcations qui se trouvaient sur rade ? Ce fut cela, sans doute, car personne ne fut blessé, ni aucun désordre ne régna ; on croyait que tout le monde serait sauvé.

Les disparus

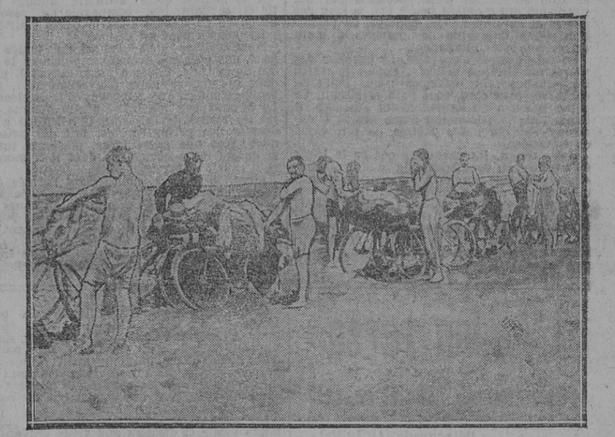
On se trompait malheureusement, ainsi qu'on le sait déjà. Le torpillage avait fait six victimes : le chef mécanicien Fournier, le second mécanicien Jourdain, le maître d'hôtel Collange et trois chauffeurs, Droul, Lacouture et Girolmini. Voici comment M. Vecchioli nous a relaté la disparition des six malheureux.

M. Fournier et Jourdain se trouvaient tous deux dans leurs cabines respectives placées à l'arrière, au-dessus du pont de l'entrepôt où le Carthage fut atteint par le torpille ; le projectile creusa dans la muraille une large ouverture et fit sauter le pont, si bien que les cabines furent balayées, réduites en miettes, jetées à la mer ou éparpillées sur le

LA GUERRE

Les Russes refoulent les Austro-Allemands

Un Bel Exploit de nos Chasseurs en Alsace



Sur le front de la Mer du Nord

Des cyclistes belges se livrent, pendant une halte, aux douceurs du bain de mer

Paris, 11 Juillet. (Officiel).

Dans le but d'augmenter la valeur du concours apporté à l'Agriculture, le ministre de la Guerre vient de décider que des permissions de huit jours, trajet non compris, pourront être accordées aux jeunes soldats de la classe 1917, exerçant des professions agricoles.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 11 Juillet.

On a dû éteindre les lampions à Vienne et à Berlin. A en juger par le ton des communiqués austro-boches, l'ennemi croit provoqué par la soi-disant débacle russe et tombe, il est amusant de constater comment nos ennemis s'en tirent pour jarder la vérité désagréable. La bataille continue désert-ils. Cela se traduit : « Nous reculeons à tout tour devant les Russes ; ou bien encore ils font... Situation sans changement », ce qui n'est pas de ces coups audacieux dont il a la spécialité ? Ceci paraît bien improbable. Nous serons sans doute fiers d'ailleurs, mais il semble bien qu'on peut attendre les événements de ce côté avec plus de sérénité.

Le développement de l'action italienne se poursuit au milieu des mêmes difficultés topographiques, mais avec le même régularité et la même méthode. Si nos amis parviennent, comme nous en avons la conviction, à briser la résistance que les Autrichiens leur opposent dans la vallée de l'Insoza, rien n'arrêtera plus leur marche dans le Trentin et en Autriche.

Sur le front occidental, les attaques persistent partout, mais sans liaison. Nous attendons toujours la ruée allemande en vue de laquelle l'état-major du kaiser a fait évacuer les blessés de Belgique pour rendre disponibles leurs places dans les hôpitaux. Nous attendons de pied ferme.

Le kaiser vient de mettre, une fois de plus, nos mépris souverain — ce n'est peut-être pas assez dire — de la vérité et des règles du droit international dans sa réponse aux Etats-Unis. Il est difficile de concevoir un document à la fois plus cynique et plus faux. La grande République l'appreciera comme il convient.

MARIUS RICHARD.

Un jeune Héros du Vieil-Armand

A 17 ans il a la Croix de guerre et vient passer son bachot à Paris.

Paris, 11 Juillet.

Les journaux racontent qu'un des héros du Vieil-Armand est une jeune Herminette, 17 ans, a passé hier, son baccalauréat à Paris.

Enfant de Paris, engagé volontaire en novembre dernier, à l'âge de 17 ans, M. Georges Habert est allé faire ses classes de soldat au 13^e bataillon alpin, à Chambéry. Rapidement instruit, il partit pour le front, en Alsace, le 1^{er} février.

Alors commença pour lui l'épopée sanglante. Son bataillon est au pied de l'Hartmannswillerkopf, à cent mètres des Allemands qui tiennent le sommet. La neige glacée couvre le sol. La lutte est incessante. De jour et de nuit, on se bat. Les « diables bleus » attaquent à la baïonnette. Ils sont invincibles. Georges Habert se couvre de gloire. Mais un soir, le 5 mars, au petit jour, au cours d'une patrouille dans un ravin, étant en éclaireur, il tombe grièvement blessé.

On l'évacua sur l'hôpital de Valenciennes, où il subit avec succès l'opération du trépan. Il se remit à peu près complètement guéri. La blessure n'a rien de grave et s'enfuit. La lisière du bois est littéralement jonchée de cadavres allemands. Vers 19 heures, l'on voit encore poindre des patilles allemandes assez nombreux. Quelques

Cernés !

La compagnie est cernée : il est 17 heures 25. Le cercle s'est fermé. Le 6^e compagnie et deux sections de 4^e, en tout, 5 officiers dont un blessé et 137 hommes, dont 24 blessés, sont cernés.

Sans perdre un instant, le capitaine démit un carré sur les quatrièmes fusils auquel on crusa rapidement des tranchées en arrière. Au loin, on entend les clairons du bataillon sonner la charge, les fusils et les mitrailleuses crépiter ; puis, à peu près, les mitrailleuses s'arrêtent, le calme s'établit complètement. Des deux patrouilles envoyées vers l'arrière, l'une est parvenue à l'arrière qui renouait rapidement le long des tranchées et barrent le passage à nos patrouilles.

Le 15 juin, au petit jour, les Allemands attaquent le détachement. Sous notre feu très nourri, ils avancent en colonnes par quatre. L'instant paraît critique ; mais au moment où la situation semble la plus inquiétante, une rafale de 75, survenue à propos, détruit complètement une des colonnes, le reste contibillonne et s'enfuit. La lisière du bois est littéralement jonchée de cadavres allemands. Vers 19 heures, l'on voit encore poindre des patilles allemandes assez nombreux. Quelques

L'Italie contre l'Autriche

Rome, 11 Juillet.
Selon les journaux, la souscription pour les familles des mobilisés a dépassé, vendredi, la somme de cinq millions de lire, sans compter un demi-million de lire, en faveur de l'habileté et, en plusieurs occasions, un grand esprit de sacrifice. C'est ainsi que l'après terrain de la région de l'Insozo est conquis laborieusement par le ponce par les troupes italiennes.

Communiqué officiel italien
Rome, 11 Juillet.
Le grand état-major italien fait le communiqué officiel suivant :

L'ennemi renouvelle ses attaques dans la vallée de l'Aone. De forts détachements d'infanterie, soutenus aussi par le feu de l'artillerie, ont tenté, dans cette localité, pendant la journée du 9, contre notre position de Malga-Leno, une action de surprise qui a cependant échoué complètement. Par contre, dans la vallée de Terragnola (Adige), un de nos détachements d'infanterie s'est avancé jusqu'aux positions Malga-Sarla et de Costa-Bella qui dominent la même vallée, a réussi à s'en emparer par surprise.

Un aéroplane autrichien bombarde Venise
Londres, 11 Juillet.
On télégraphie de Chiasso au Daily Mail : Un aéroplane autrichien a survolé Venise huit heures, jeudi, sur Venise, à une hauteur de 800 mètres. Il a lancé huit bombes, dont une est tombée sur une maison. Il y a eu un mort et plusieurs blessés. La population a conservé un grand calme.

Le sous-chef d'état-major de l'armée italienne à Paris
Paris, 11 Juillet.
On sait que le général Porro est parti hier pour le grand quartier général et les autres chefs d'état-major. On croit qu'il sera jusqu'à mardi l'hôte du général Joffre.

Le journal d'Italie, commentant le voyage à Paris du général Porro, sous-chef de l'état-major italien, dit que les journaux officiels de la fraternité militaire latine. Les deux grandes nations latines renouvellent l'ancien pacte sanctionné il y a cinquante-six ans, sur les champs de bataille de Lombardie, contre la violence des dynasties teutoniques, et combattent ensemble pour l'existence et la liberté de leur race et de leur civilisation.

Le général Porro est satisfait à Rome, que le général Porro est en mission, à Paris.
On considère que son voyage est une preuve éclatante de l'entente absolue régnant entre Rome, Paris, Londres et Pétrograd.

Le moment actuel de la guerre européenne est certainement culminant, dit-elle, et très délicat. La retraite des Russes en Galicie, les succès des Allemands en Roumanie, les succès des gouvernements de l'Entente en ont tiré pour les grands problèmes à résoudre, enfin les symptômes toujours plus évidents des efforts désespérés que font actuellement les gouvernements et les états-majors de la Quadruple-Entente pour accomplir de manœuvres pacifistes de la part de tous les partis socialistes, tout cela justifie la nécessité et l'opportunité d'un contact continu dans les domaines politique et militaire et d'un incessant échange de vues sur la guerre contre l'ennemi commun.

L'Italie et la fête nationale française
Rome, 11 Juillet.
Une manifestation s'organise à l'occasion du 14 juillet, dans le but d'assurer la France de la participation de l'Italie à la Fête Nationale.

Le duel de sous-marins
Rome, 11 Juillet.
On mande d'Ancone à la Stampa qu'un scaphandre, qui faisait des recherches près de Venise, sur le lieu où coula le sous-marin italien *Médusa*, a découvert le corps d'un autre sous-marin, probablement autrichien.

Les Autrichiens fortifient la route de Vienne
Turin, 11 Juillet.
On télégraphie de Zurich, à la Gazette del Popolo, que, selon les dernières nouvelles venues d'Autriche, l'état-major autrichien a ordonné d'importants travaux qui devront être accomplis en grande hâte, destinés à protéger les lignes de chemin de fer qui, partant de Vienne, aboutissent à Innsbruck, à Prague, à la ligne Trieste-Vienne et à celles du Brenner et de la Pontebba. On construit de nouveaux camps retranchés autour de Lienz, Klagenfurt et Graz.

La Russie va renvoyer en Italie les prisonniers autrichiens de nationalité italienne
Rome, 11 Juillet.
Suivant une dépêche de Pétrograd au Giornale d'Italia, la Roumanie aurait consenti à laisser passer sur son territoire les unités de nationalité italienne qui ont été prises prisonnières par les Russes sur les champs de bataille de Galicie.

La question économique
Milan, 11 Juillet.
Le Popolo apprend de Rome qu'un v. u. Montecitorio de nombreux membres de la Chambre des députés ont convoqué une conférence à la suite de laquelle on demandera aux autorités compétentes de prendre des mesures d'ordre économique particulièrement urgentes.

Les évasions de prisonniers
Genève, 11 Juillet.
Une information de Schaffhouse dit que, par suite de nombreuses évasions de prisonniers français, souvent couronnées de succès, la presse badoise exhorte la population à dénoncer à la gendarmerie tout vagabond ou étranger d'allure suspecte.

Le papier manque, les journaux risquent de ne plus paraître
Genève, 11 Juillet.
Les journaux de Dresde ont tenu une réunion où ont été discutés les moyens de parer à la disette grandissante du papier. Du fait de cette disette, les journaux craignent qu'il leur soit difficile de continuer de paraître.

Les intrigues turco-allemandes en Tripolitaine
Rome, 11 Juillet.
On a reçu ces jours derniers, à la Consulta, de nouveaux documents concernant les intrigues turco-allemandes en Libye.

Le torpillage de la Lusitania
Genève, 11 Juillet.
Un article du Journal de Genève, nous extrayons ces lignes : « L'Amérique revendique pour ses ressortissants le droit de naviguer sur n'importe quel bateau de commerce sans être exposés à autre chose de la part des sous-marins que ce qui leur permet le droit maritime. »

La situation en Turquie
Dédéagatch, 11 Juillet.
Le genre du sultan succombe au typhus.

Dans le Caucase
Pétrograd, 11 Juillet.
L'état-major de l'armée du Caucase fait le communiqué officiel suivant : « Le 8 juillet, dans la région du littoral, notre artillerie a dispersé une colonne de convois turcs. Nous avons repoussé une offensive turque prononcée le soir du 7 juillet sur Abkhazik. »

La guerre aérienne
Londres, 11 Juillet.
L'aviateur anglais, capitaine Soames, s'est tué près de Netheravon alors qu'il s'exerçait au lancement de bombes explosives.

En Allemagne
Paris, 11 Juillet.
L'Echo de Paris reçoit de Balle, 7 juillet : « A l'heure où l'on a vu Berlin, au ministère de la Guerre, une réunion à laquelle assistaient les délégués de série de Chambres syndicales et Syndicats ouvriers. Il s'agit de régler les points suivants : 1° Renvoi dans les usines des ouvriers mobilisés ; 2° recrutement des ouvriers non qualifiés, apprentissage des jeunes femmes, des prisonniers de guerre et des étrangers ; 3° l'emploi des mutilés. »

En France
Paris, 11 Juillet.
Le Petit Journal écrit : « Nous avons l'honneur de rencontrer hier M. Ribot, ministre des Finances, avec qui nous nous sommes entretenus du mouvement populaire des Parisiens portant leur or à la Banque. »

glaise. Il refuse l'opinion du peuple allié mand qu'au moment de la paix, l'Angleterre s'efforcera de garder Calais.

Les Etats-Unis et l'Allemagne
L'attentat contre M. Pierpont Morgan
Le meurtrier s'est-il suicidé ?
New-York, 11 Juillet.
Le suicide de l'Allemand Muentzer, qui sous le nom de Holt, a tenté d'assassiner M. J.P. Morgan, souleva l'incertitude générale. Un vieil officier de service, mardi soir, à la prison, déclara qu'il avait entendu le bruit d'un coup de revolver juste au moment où il avait trebuché sur le cadavre de Muentzer, dans le couloir.

La Guerre en Orient
La Politique de la Grèce
Le château du Kaiser à Corfou et le ravitaillement des sous-marins allemands
Athènes, 11 Juillet.
De source autorisée, on dément de la façon la plus absolue l'information d'un journal étranger d'après laquelle l'achèvement du château du Kaiser à Corfou, servirait de base de ravitaillement pour les sous-marins allemands.

La santé du roi et l'ouverture du Parlement
Athènes, 11 Juillet.
Bien que l'état de la santé du roi s'améliore constamment, il semble, dans certains milieux, difficile que le souverain puisse prendre une connaissance suffisante de la situation et des faits politiques jusqu'au 20 juillet, date de l'ouverture du Parlement. Cela a conduit à examiner l'éventualité de la prorogation de la Chambre à un mois. Les polémiques sont vives à ce sujet, entre les journaux gouvernementaux et venizelistes, ces derniers étant d'avis que la Chambre peut parfaitement bien se réunir à la date fixée pour procéder à l'élection de son président et prendre une décision au sujet de la prorogation, le ministère actuel pouvant, le cas échéant, rester au pouvoir pour l'expédition des affaires. En tout cas, les médecins déclarent qu'il n'est pas nécessaire que le roi prenne une part plus active aux affaires de l'Etat, et leur décision influera sur les résolutions au sujet de la Chambre.

Le torpillage de la Lusitania
Genève, 11 Juillet.
Un article du Journal de Genève, nous extrayons ces lignes : « L'Amérique revendique pour ses ressortissants le droit de naviguer sur n'importe quel bateau de commerce sans être exposés à autre chose de la part des sous-marins que ce qui leur permet le droit maritime. »

La situation en Turquie
Dédéagatch, 11 Juillet.
Le genre du sultan succombe au typhus.

Dans le Caucase
Pétrograd, 11 Juillet.
L'état-major de l'armée du Caucase fait le communiqué officiel suivant : « Le 8 juillet, dans la région du littoral, notre artillerie a dispersé une colonne de convois turcs. Nous avons repoussé une offensive turque prononcée le soir du 7 juillet sur Abkhazik. »

La guerre aérienne
Londres, 11 Juillet.
L'aviateur anglais, capitaine Soames, s'est tué près de Netheravon alors qu'il s'exerçait au lancement de bombes explosives.

En Allemagne
Paris, 11 Juillet.
L'Echo de Paris reçoit de Balle, 7 juillet : « A l'heure où l'on a vu Berlin, au ministère de la Guerre, une réunion à laquelle assistaient les délégués de série de Chambres syndicales et Syndicats ouvriers. Il s'agit de régler les points suivants : 1° Renvoi dans les usines des ouvriers mobilisés ; 2° recrutement des ouvriers non qualifiés, apprentissage des jeunes femmes, des prisonniers de guerre et des étrangers ; 3° l'emploi des mutilés. »

En France
Paris, 11 Juillet.
Le Petit Journal écrit : « Nous avons l'honneur de rencontrer hier M. Ribot, ministre des Finances, avec qui nous nous sommes entretenus du mouvement populaire des Parisiens portant leur or à la Banque. »

La situation en Turquie
Dédéagatch, 11 Juillet.
Le genre du sultan succombe au typhus.

Dans le Caucase
Pétrograd, 11 Juillet.
L'état-major de l'armée du Caucase fait le communiqué officiel suivant : « Le 8 juillet, dans la région du littoral, notre artillerie a dispersé une colonne de convois turcs. Nous avons repoussé une offensive turque prononcée le soir du 7 juillet sur Abkhazik. »

La guerre aérienne
Londres, 11 Juillet.
L'aviateur anglais, capitaine Soames, s'est tué près de Netheravon alors qu'il s'exerçait au lancement de bombes explosives.

En Allemagne
Paris, 11 Juillet.
L'Echo de Paris reçoit de Balle, 7 juillet : « A l'heure où l'on a vu Berlin, au ministère de la Guerre, une réunion à laquelle assistaient les délégués de série de Chambres syndicales et Syndicats ouvriers. Il s'agit de régler les points suivants : 1° Renvoi dans les usines des ouvriers mobilisés ; 2° recrutement des ouvriers non qualifiés, apprentissage des jeunes femmes, des prisonniers de guerre et des étrangers ; 3° l'emploi des mutilés. »

En France
Paris, 11 Juillet.
Le Petit Journal écrit : « Nous avons l'honneur de rencontrer hier M. Ribot, ministre des Finances, avec qui nous nous sommes entretenus du mouvement populaire des Parisiens portant leur or à la Banque. »

La situation en Turquie
Dédéagatch, 11 Juillet.
Le genre du sultan succombe au typhus.

Dans le Caucase
Pétrograd, 11 Juillet.
L'état-major de l'armée du Caucase fait le communiqué officiel suivant : « Le 8 juillet, dans la région du littoral, notre artillerie a dispersé une colonne de convois turcs. Nous avons repoussé une offensive turque prononcée le soir du 7 juillet sur Abkhazik. »

La guerre aérienne
Londres, 11 Juillet.
L'aviateur anglais, capitaine Soames, s'est tué près de Netheravon alors qu'il s'exerçait au lancement de bombes explosives.

En Allemagne
Paris, 11 Juillet.
L'Echo de Paris reçoit de Balle, 7 juillet : « A l'heure où l'on a vu Berlin, au ministère de la Guerre, une réunion à laquelle assistaient les délégués de série de Chambres syndicales et Syndicats ouvriers. Il s'agit de régler les points suivants : 1° Renvoi dans les usines des ouvriers mobilisés ; 2° recrutement des ouvriers non qualifiés, apprentissage des jeunes femmes, des prisonniers de guerre et des étrangers ; 3° l'emploi des mutilés. »

En France
Paris, 11 Juillet.
Le Petit Journal écrit : « Nous avons l'honneur de rencontrer hier M. Ribot, ministre des Finances, avec qui nous nous sommes entretenus du mouvement populaire des Parisiens portant leur or à la Banque. »

La situation en Turquie
Dédéagatch, 11 Juillet.
Le genre du sultan succombe au typhus.

Dans le Caucase
Pétrograd, 11 Juillet.
L'état-major de l'armée du Caucase fait le communiqué officiel suivant : « Le 8 juillet, dans la région du littoral, notre artillerie a dispersé une colonne de convois turcs. Nous avons repoussé une offensive turque prononcée le soir du 7 juillet sur Abkhazik. »

La guerre aérienne
Londres, 11 Juillet.
L'aviateur anglais, capitaine Soames, s'est tué près de Netheravon alors qu'il s'exerçait au lancement de bombes explosives.

